



EXPÉDITION

DU

ROI PIERRE III D'ARAGON

A COLLO (au XIII^e siècle)

D'APRÈS UNE CHRONIQUE CATALANE

L'historien Ibn Khaldoun, qui fournit de si précieux renseignements sur les événements politiques dont le nord de l'Afrique fut le théâtre au moyen-âge, explique les causes qui, vers l'an 1282 de notre ère, amenèrent le roi Pierre III d'Aragon, à diriger en personne une expédition sur le port de Collo, avec la perspective de faire ensuite la conquête de la province de Constantine elle-même.

« La flotte chrétienne arriva au port de Collo, lieu de rendez-vous, mais cette entreprise n'eût aucun résultat (1). » Voilà en quels termes, sans plus de détails ni de commentaires, Ibn-Khaldoun termine le récit de cette campagne. Frappé de ce laconisme regrettable et sur les indications de M. Amari, l'historien des *Vépres siciliennes*, le savant traducteur de l'*Histoire des Berbères* n'a pu s'empêcher de signaler au lecteur désireux d'être éclairé sur ces événements, l'existence d'une chronique catalane, racontant plus amplement les phases de l'expédition de Pierre d'Aragon.

(1) Ibn-Khaldoun, 1^{er} vol., p. 386.

Grâce aux laborieuses recherches de notre ami le docteur Reboud, nous possédons une copie du texte catalan original, ayant pour titre: *Cronica d'el rey En Père*, par *Bernard d'Esclot* (1).

Cette œuvre doit remonter au temps de la splendeur du royaume d'Aragon qui, par une suite de victoires non interrompues, avait porté ses frontières des Cévènes aux Baléares, et qu'aux conquêtes sur les Arabes de Valence et de Murcie, se furent ajoutées Naples, la Sardaigne et la Sicile.

Les alliances politiques, les affinités d'idiome et de race, aidèrent puissamment à la propagation de la littérature provençale, dans la péninsule espagnole, que fréquentaient alors les troubadours, élèves des académies du *gai savoir*. De ces écoles méridionales, sortirent des poètes et des littérateurs distingués et féconds, tels que Ramon Montaner, Miguel Carbonell, Bernard d'Esclot et tant d'autres qui composèrent en vers ou en prose, les chroniques de leur temps, destinées à servir de monuments historiques, afin de perpétuer la gloire des princes d'Aragon. Telle est l'origine de l'ouvrage auquel nous allons emprunter de nouvelles données, sur un épisode intéressant l'histoire locale.

Abou Beker, surnommé Ibn Ouezir, gouvernait Constantine, vers l'an 1280 de notre ère, au nom du sultan hafside de Tunis, Abou Ishac. Avidé de grandeurs, ce fonctionnaire se laissa emporter par l'ambition et sachant que Constantine était la place la plus forte de la province, il conçut la pensée de s'y maintenir comme chef indépendant.

Ibn-Ouezir, croyant avoir trouvé le moment opportun pour usurper le pouvoir, demanda par écrit, au roi d'Aragon, l'envoi d'un corps de troupes chrétiennes qui s'établirait à Cons-

(1) Pendant le séjour que le 3^e régiment de tirailleurs a fait en 1871 à Perpignan, le docteur Reboud, médecin-major de ce corps, a trouvé dans la bibliothèque de cette ville l'ouvrage de Bernard d'Esclot, texte catalan publié par M. Buchon. Le docteur Reboud a eu la patience de prendre copie de cette chronique qu'il a bien voulu nous communiquer pour en entreprendre la traduction.

Constantine et ferait des excursions sur le territoire du sultan. On dit même que moyennant ce secours, il s'engagea à servir les intérêts du roi en agent dévoué. Le monarque chrétien accueillit cette proposition et annonça l'envoie d'une flotte.

Telle est sommairement la version d'Ibn-Khaldoun, que nous allons compléter à l'aide de celle beaucoup plus développée du chroniqueur catalan.

« Le Sarrasin gouverneur de Constantine, lequel portait le nom de *Bolboquer* (Abou Beker Ibn-Ouezir), avait dans son armée de nombreux soldats chrétiens. Pour expliquer cette particularité, nous devons rappeler ici que jusqu'au XIII^e siècle, des chrétiens servirent en effet les princes africains ; des facilités leur étaient données pour la libre pratique de leur culte, au milieu des troupes et des populations musulmanes, alors plus tolérantes et moins fanatiques qu'elles ne le sont devenues depuis. L'église et les gouvernements chrétiens en permettaient le recrutement en Europe. Du reste, plusieurs évêchés, entr'autres ceux de Carthage et d'Hippone subsistaient encore, le christianisme n'était pas éteint dans plusieurs villes et parmi les tribus berbères du nord de l'Afrique, chez lesquelles les commerçants de Provence, de Venise et de toutes les républiques italiennes, entretenaient de grandes relations commerciales.

Après avoir assemblé son conseil et voyant qu'il ne pourrait pas résister à son souverain, Abou-Beker, poussé paraît-il à cette détermination par les Chrétiens qu'il avait à son service, envoya des émissaires en Europe, afin d'implorer le secours du roi Pierre d'Aragon.

« S'il passait à Collo, lui disait-il dans sa missive, avec huit cents cavaliers et deux mille hommes d'infanterie, il lui livrerait Constantine qui est non loin de Collo et de la mer de Stora.

Maître de Constantine et avec l'aide qu'il lui prêterait, il pourrait conquérir l'Afrique entière, tous les Chrétiens habitant l'Afrique, Tunis et toute la terre, au nombre d'au moins cent mille hommes, viendraient à lui. Mais qu'il fallait tenir cette affaire secrète, car tout serait perdu si elle était découverte. »

Le chroniqueur castillan Montaner, amplifie même sur ces détails : « Abou Beker écrivit à Pierre d'Aragon, dit-il, lui

annonçant qu'il désirait se faire chrétien par ses mains; qu' aussitôt son arrivée à Collo, qui est le port du pays de Constantine, il lui livrerait Constantine qui est la plus forte ville du monde et que lui se faisant chrétien, il lui remettrait toutes les terres qu'il possédait et qu'il se déclarerait son homme, son vassal, son filleul, et il le conjurait au nom du Christ de recevoir ce qu'il lui offrait, car il n'agissait ainsi que parce que Dieu l'avait prescrit à son âme et à son corps (1). »

Quand le noble roi d'Aragon, Pierre, eût reçu les missives que lui adressaient Abou-Beker et le capitaine des soldats chrétiens au service de ce Sarrasin, il répondit aux émissaires de s'en retourner dans leur pays en leur promettant qu'il mettrait à la voile le deuxième dimanche après Pâques, pour aller se joindre à eux.

Le roi Pierre ayant donc résolu de se rendre à Constantine, fit recruter tous ceux qui voudraient le suivre. Il envoya des agents dans toute la Catalogne et l'Aragon, auprès des chevaliers de choix, bons et éprouvés, les invitant à l'accompagner là où il voudrait aller; ces chevaliers étaient au nombre de huit cents. Il fit en même temps de grands préparatifs et construire des bâtiments de transport et des galères; le tout devait se réunir au port de Tortose. C'est là qu'il fit venir tous les Almugares-el-Adalits, de la frontière de Valence et de Murcie, et les Golfins, qui se trouvaient au port de Muradel. Cela forma un contingent de trois mille fantassins (2).

(1) Chronique de Ramon Montaner.

(2) Le mot *almugares* ou *almudjares*, est une corruption de l'arabe مهاجر *qui émigre, quitte son pays, ses mœurs, ses coutumes pour se soustraire à la persécution*; c'était le nom donné aux Maures d'Espagne qui embrassèrent plus ou moins franchement la religion chrétienne, afin de ne pas être expulsés du pays où ils étaient nés.

Le même nom de *mahadjer*, *mahadjeria*, est porté encore de nos jours, par une population juive, habitant un quartier de la ville Saharienne de Tougourt, qui se fit musulmane pour échapper à l'oppression des ben Djellab, souverains de Tougourt.

Le mot *adalits*, vient de l'arabe, *ed-dellil*, qui signifie guides ou éclaireurs.

Ces *adalits* sont les *chouafs* des Arabes, les *explorateurs* des Romains, en un mot des *éclaireurs*.

Les Almugares sont des gens qui ne vivent autrement que par le métier des armes, ils ne résident ni dans les villes ni dans des maisons, si ce n'est dans les montagnes, au milieu des rochers et ils guerroyent journellement contre les Sarrasins. Ils pénètrent sur le territoire sarrasin, le ravagent et y font des prisonniers; ils vivent de cela et font un métier rude et périlleux que d'autres hommes ne pourraient supporter; ils passent plusieurs jours sans manger ou n'ayant d'autre nourriture que l'herbe des champs.

Les Adelits, connaissent le pays et les chemins; ils n'ont pour vêtements, en été comme en hiver, qu'une chemise et une couverture leur servant de manteau. Ils se couvrent les jambes de chausses en peau, leurs pieds sont également enveloppés de cuir. Leur ceinture, serrée par une solide courroie, porte un bon couteau; chacun d'eux est armé d'une lance et de deux dards; ils sont munis d'un sac en peau dans lequel ils serrent et emportent leur provision de viande. Ils sont forts pour attaquer et se disperser avec promptitude; ils sont Catalans et Aragonais et gens de l'intérieur de l'Espagne.

Ces autres gens que l'on appelle Golsins, sont Catalans et *salongons* et de *profonde Espagne*; ils vivent sur la frontière du port de *Muradel*, dans la région montagneuse et boisée qui sépare le territoire des Chrétiens de celui des Sarrasins, et sur les routes allant de Castille à Cordoue et à Séville. Ils exercent leurs ravages aussi bien sur les Chrétiens que sur les Sarrasins. Ils sont tellement nombreux et protégés par leurs forêts, que le roi de Castille n'a jamais pu s'en défaire.

Expliquons ici, qu'à une époque où il n'y avait nulle part d'infanterie organisée, les Almugares constituaient la principale force des rois d'Aragon. Voici comment Ramon Montaner les dépeint dans un chapitre de sa chronique, relatif à l'arrivée de Pierre d'Aragon en Sicile, après qu'il eut abandonné Collo, ainsi que nous le disons plus loin.

« Lorsqu'on apprit à Messine que les Almugares étaient entrés dans la ville pendant la nuit, Dieu sait la joie et le reconfort qui furent dans toute la cité. Le lendemain matin les Almugares se disposèrent au combat. Les gens de Messine les voyant

si mal vêtus, les espadrilles aux pieds, les antipares aux jambes, les résilles sur la tête, se mirent à dire : De quelle haute joie sommes-nous descendus, grand Dieu ! Quels sont ces gens qui vont nus et dépouillés, vêtus d'une seule casaque, sans casque et sans écu ? Si toutes les troupes du roi d'Aragon sont pareilles à celles-ci, nous n'avons pas grand compte à faire sur nos défenseurs.

Les Almugares qui entendirent murmurer ces paroles, dirent : « Aujourd'hui on verra qui nous sommes. » Ils se firent ouvrir les portes et fondirent sur l'armée de Charles d'Anjou, qui assiégeait Messine, avec une telle impétuosité que, avant même d'être reconnus, ils firent un carnage horrible que ce fut merveille.

Quand les gens de Messine eurent vu les prodiges qu'avaient faits ces gens là, chacun emmena chez lui plus de deux cavaliers ; ils les honorèrent et les traitèrent bien. Hommes et femmes furent rassurés ; et cette nuit là, il se fit de si belles illuminations et de si grandes fêtes, que toute l'armée ennemie en fut ébahie, affligée et effrayée. »

Reprenons maintenant la suite du récit.

Quand ces gens là, les Almugares, furent arrivés au port de Tortose, le roi Pierre, en prit *quinze mille* à son service et donna congé aux autres ; mais ceux-ci, refusant de s'en retourner, voulaient au contraire le suivre. Avant d'arriver à Tortose, le roi avait fait réunir des bœufs, des vaches, des moutons et des approvisionnements considérables pour toute son armée ; on mit sur les bâtiments de transport tout ce que l'on put y embarquer. Dès que le roi fut monté sur sa galère, la flotte partit de Tortose, et prit la mer ; il ordonna au capitaine des mariniers En'Ramon Marquet, que tous les navires et transports fissent voile en prenant la route de Mahon, dans l'île de Majorque, point de concentration.

La flotte se mit donc en marche, mais la nuit suivante un vent contraire s'éleva et le temps devint mauvais ; une grande partie des navires arriva néanmoins à Iviça, les autres se retirèrent à *Mallorech*, et aussitôt que le mauvais temps fut passé, ils remirent à la voile et rallièrent au port Mahon. L'île de

Majorque était occupée par deux mille hommes d'armes sarrasins, dont cinquante à cheval, obéissant à un seigneur qui reconnaissait la suzeraineté du roi d'Aragon. Ils se gardent avec vigilance et dès que quelqu'un se présente, n'importe de quel côté, ils font des signaux et tout les habitants de l'île se portent sur le bord de la mer, vers l'endroit où les voiles sont signalées, afin que personne ne pénètre dans l'île, sans leur volonté. Aussitôt qu'ils aperçurent la flotte du roi d'Aragon aborder à Mahon, qui est un bon port, ils accoururent sur ce point à pied ou à cheval et en armes, ayant à leur tête leur chef sarrasin, qui se nomme *Al-Moxer*.

Quand le roi fut dans le port avec tous les bâtiments, il prescrivit aux gens de la flotte que personne ne descendit à terre sans son ordre. Puis le roi fit passer une felouque vers l'îlot qui se trouve dans le port de Mahon, il descendit sur cet îlot et s'y fit préparer à manger. Ses barons l'accompagnaient et ils se réunirent sous la tente qui avait été dressée pour le roi.

Le Sarrasin seigneur de l'île, apprenant la présence du roi d'Aragon au milieu de la flotte, fit amener des bœufs, des vaches, des moutons, des poules et beaucoup d'autres animaux, et envoya des messagers au roi, le priant d'agréer tout ce bétail et lui offrir tout ce dont il aurait besoin dans l'île, par la raison qu'il en était le maître et qu'elle était soumise à sa volonté. Le roi lui sut grand gré de ses offres et de sa démarche. Tant qu'il resta en cet endroit on lui apporta pain frais, viandes, poules, œufs, fromage, beurre et beaucoup d'autres rafraichissements.

Le seigneur Al-Moxeri monta dans une galère et vint trouver le roi ; quand il arriva devant lui, il s'agenouilla, lui baisa les mains et les pieds, puis il s'assit devant le roi et lui dit :

« Soyez le bienvenu, comme le meilleur seigneur d'aucun pays et d'aucune nation ; je suis ici votre serviteur et tout ici est à vos ordres, vous pouvez y faire toutes vos volontés et je suis prêt à accomplir tout ce que vous désirerez... »

Ami, lui répondit le roi, vous pouvez vous retirer, je suis satisfait (text., je me tiens pour payé) de vous et de vos gens, je n'ai rien autre à vous demander.

Al-Moxeri prit congé du roi et regagna la terre avec ses gens ;

il réunit de grands présents en or et en argent, en très-peu de temps et augmenta encore davantage la satisfaction du roi.

Après que le roi, les chevaliers et l'armée se furent suffisamment rafraîchis, les marins voyant que le temps était favorable, on remit à la voile et on sortit du port. Le roi manda En-Ramon Marquet et lui prescrivit de donner à chaque galère et bâtiment de charge, le point de direction qui était Collo (Elcoll) ville située sur le bord de la mer d'Afrique, à deux journées de marche de Constantine.

Dès que le seigneur sarrasin de l'île de Majorque eût reconnu que la flotte prenait la direction des côtes de Barbarie, il fit cette nuit même armer une *sagetia* (1) et dit (à son équipage) : allez aussi vite que vous pourrez à Collo ; en prenant bien garde d'être rencontrés par la flotte du roi d'Aragon, et prévenez les gens de Collo qu'ils feront bien de s'enfuir ; annoncez à tous ceux de Barbarie et même de Bougie, que le roi d'Aragon s'en va vers leurs pays avec une flotte considérable.

Ils firent ainsi qu'on le leur avait prescrit, de sorte que la *sagetia* effectuant sa traversée en un jour et une nuit, arriva à Collo avant la flotte du roi, et les habitants arabes de cette ville, prévenus, eurent le temps de s'enfuir en emportant tout ce qu'ils possédaient. A son arrivée (le 28 juin 1282) la flotte trouva la ville abandonnée, les habitants s'étant enfuis dans les montagnes. Des marchands Pisans qui avaient leurs marchandises à Collo, interrogés par le roi, sur le pays et ce qui s'y passait, lui répondirent qu'une *sagetia* de Majorque l'avait précédé d'un jour, annonçant que la flotte d'Aragon arrivait en Barbarie et qu'aussitôt toute la population s'était enfuie vers les montagnes de Constantine.

Ne savez-vous pas autre chose, demanda le roi ? Certes, dirent les marchands Pisans, nous savons que le seigneur qui tenait Constantine sous sa dépendance, a été pris et a eu la tête tranchée ; tous ses partisans ont subi le même sort.

(1) *Sagetia*, bâtiment léger auquel on donnait le nom de *flèche*, pour exprimer la rapidité de sa marche.

Dites-moi, ajouta le roi, de quelle manière la ville de Constantine a été prise.

« Il y a peu de temps, le fils de *Mirabusac* (l'émir Abou-Is-hac) est allé assiéger Constantine avec l'armée de Bougie et d'autres lieux ; les habitants de Constantine lui ont ouvert leurs portes ; toute l'armée est alors entrée dans la ville et le seigneur Abou Beker, ainsi que ses soldats ont été pris et décapités. »

Nous allons laisser un instant le récit du chroniqueur catalan, afin d'expliquer en quelques mots, d'après Ibn-Khaldoun, les événements qui venaient de se passer à Constantine, lesquels firent avorter la tentative du roi d'Aragon.

« Vers la fin de l'an 680 (mars-avril 1282) Ibn-Ouezir Abou-Beker, comptant sur l'arrivée prochaine de la flotte chrétienne, leva le masque et se fit proclamer souverain à Constantine. L'émir Abou-Farès, fils du sultan de Tunis Abou-Ishac, partit aussitôt de Bougie, à la tête de son armée et ayant rallié autour de lui une foule de guerriers arabes et de cavaliers, fournis par les tribus, il alla camper à Mila ; là il reçut une députation des cheïkhs de Constantine, chargés par l'usurpateur de lui présenter des souhaits, bien peu sincères, d'amitié et de réconciliation. Le prince de Bougie refusa de les écouter et marcha sur Constantine, où il arriva dans la matinée du premier jour du mois de Rebiâ 681 (9 juin 1282). Ayant alors rassemblé des ouvriers, il commença le siège et dressa ses catapultes, pendant que ses archers occupaient les positions les plus rapprochées de la ville. L'attaque avait duré à peu près un jour, quand un détachement escalada les murs et pénétra dans la place. Ibn-Ouezir soutint l'assaut avec une bravoure extrême, mais ayant eu la retraite coupée, il mourut ainsi que son frère et tous ses partisans. Leurs têtes furent plantées sur les murailles de la ville, Abou-Farès, y fit alors son entrée et parcourut les rues, afin de rétablir l'ordre et rassurer les esprits. Il fit ensuite réparer les murailles et les ponts. S'étant installé dans le palais, il expédia un courrier à la capitale, pour annoncer cette victoire à son père... (1).

(1) Ibn-Khaldoun, 11^{me} vol., p. 385.

Quand le roi Pierre III d'Aragon eût appris par les marchands Pisans ce qui s'était passé à Constantine, il vit bien que le but de l'expédition était manqué et en fut fort dépité et en colère. Néanmoins il ordonna de débarquer les approvisionnements et prit possession de la ville de Collo et des points fortifiés du côté de l'intérieur. Ceux de son armée qui ne restèrent pas dans la ville allèrent s'établir en avant dans le pays malgré la multitude de Sarrasins qu'ils avaient en présence, couvrant la plaine et la montagne. Le roi les fit prévenir d'avoir à se préparer à combattre, mais les Sarrasins voyant combien l'armée chrétienne était nombreuse et puissante, firent répondre au roi qu'ils allaient délibérer en conseil. Par l'intermédiaire d'un marchand pisan qui se trouvait parmi eux, ils envoyèrent proposer au roi de faire la paix, à laquelle ils étaient volontiers disposés, qu'ils traiteraient avec lui, à la condition qu'il s'en retournerait chez lui, ou partout où il voudrait aller.

Le roi prit conseil et dit, que puisqu'il convenait de partir de là où il se trouvait, il irait en un endroit commode pour y établir sa cavalerie et son armée(1).

Les Sarrasins ajoutèrent qu'ils lui donneraient autant de trésors qu'il en demanderait et que déjà, ils avaient envoyé à Tunis à ce sujet et qu'ils attendaient la réponse que leur ferait Abou-Ishac, sultan de cette ville.

Le roi Pierre d'Aragon et son armée, étant donc à Collo, se logèrent dans les maisons de la ville, ou sous des tentes dressées à l'extérieur; ils avaient fait des murs et des retranchements, du côté par où les Sarrasins auraient pu venir à eux.

Le comte de Pallars s'était établi hors la ville, auprès d'un puits nommé de Picca Boralla, qui se trouve à proximité. Le comte de Urgell était campé avec les barons de l'armée. Les Almugares vinrent auprès du roi et lui dirent : Seigneur, puisque nous sommes venus ici, voulez-vous que nous allions voir

(1) Nous ne pouvons pas bien lire et par conséquent pas comprendre quelques autres mots manuscrits, qui se trouvent dans ce membre de phrase.

ce qu'il y a dans l'intérieur des terres, afin de nous y procurer des rafraichissements.

Barons, dit le roi, c'est un bon plan celui qui vient d'être proposé ; des cavalcades de deux cents cavaliers et de quatre mille Almugares iront successivement faire ces reconnaissances.

Dès que le roi eût parlé, on organisa les départs ; un premier groupe se composait du comte de Pallars et du comte d'Urgell, suivis de trois cents cavaliers et trois mille Almugares. L'autre cavalcade était formée par Pierre de Queralt et par Ruis Ximenès de Llana. Dans la troisième se trouvait Pierre Fernandès et Pierre Arnaud de Botonat, ensuite venait Bertrande, Belpuig, Sanç d'Antillo, Blascho d'Alago, Galaron de Pénas. Selon la volonté du roi, il leur était défendu de passer au-delà de la vallée, ni pour combattre les Sarrasins, ni sous aucun autre prétexte. Celui d'entre eux qui franchirait la rivière (1) serait si sévèrement puni pour sa désobéissance, que jamais plus il ne recommencerait. Il prenait ainsi ses précautions afin qu'il n'arrivât mal à personne.

Il advint un jour que les cavaliers, allant faire leur reconnaissance avec les Almugares, le roi leur dit : Barons, vous irez demain dans l'intérieur des terres et vous examinerez si l'armée des Sarrasins se trouve loin d'ici, et s'il y a une plaine de l'autre côté de la montagne ; si les Sarrasins sont nombreux, vous vous retirerez vers la montagne et au signal que vous nous ferez, nous irons vous soutenir.

Les Almugares obéissant à cet ordre, pénétrèrent sur les terres des Sarrasins et trouvèrent ceux-ci rassemblés dans une vallée, au nombre de deux mille cavaliers. Les Sarrasins apercevant les Almugares s'avancèrent à leur rencontre, ce que voyant, les Almugares se préparèrent à combattre, malgré le nombre d'ennemis qu'ils avaient devant eux, et montant ensuite sur la hauteur, ils firent à la garde placée sur la montagne qui est au-dessus de Collo, le signal convenu et la garde répéta ce signal à l'armée. Aussitôt, le roi fit prendre les armes à tous ses cavaliers et fantassins et les dirigea vers la montagne où se trou-

(1) Sans doute l'oued Guebli, qui coule à l'est de Collo.

vaient les Almugares. Les Sarrasins ne virent rien de ce mouvement, jusqu'à ce que toute la troupe tombât sur eux et les tuât ; peu d'entre eux échappèrent. Le roi marcha en avant pendant trois heures encore, et trouva une belle ville abandonnée, *bella villa desemparada*, avec de beaux châteaux, de nombreux greniers de froment et de lli (lin). On incendia le tout, à l'exception des vêtements de soie, ils en prirent tant qu'ils en purent emporter (1).

Après avoir mis le feu à tout ce qu'ils trouvèrent, la moitié de la journée s'étant déjà écoulée, toutes les forces des Sarrasins couvrirent les montagnes, mais sans oser descendre. Le roi fit alors rétrograder ses troupes, ramenant deux mille bœufs et vingt mille moutons et chèvres, ainsi que beaucoup de prisonniers, des effets en quantité et des armes, car on avait trouvé cette ville sans défense.

Rentrée à Collo, toute l'armée était fort satisfaite de son expédition ; on songea à tuer bœufs et moutons et à les mettre dans les marmites et les chaudrons ; cette nuit se passa joyeusement et dans la plus complète abondance de pain, de vin et de tout ce dont ils avaient besoin ; le roi leur en avait fait distribuer ; en outre ils trouvaient à en acheter sur un grand marché, car plus de soixante bateaux venus de Majorque, de Barcelone, de Valence et autres lieux, avaient apporté du pain, du vin et des viandes.

Chaque jour, les barons suivis des Almugares, faisaient de nouvelles courses dans l'intérieur des terres, à trois ou quatre lieues de distance, ils prirent encore aux Sarrasins, des bestiaux et beaucoup de beaux effets qu'ils trouvèrent dans les maisons et dans la montagne.

Or, il advint un jour que les Sarrasins s'avancèrent devant

(1) A cette époque, le commerce avec les villes du midi de l'Europe avait une extension considérable et avait augmenté l'opulence des populations barbaresques des ports africains. Du reste, il est constaté qu'au moyen-âge, tout ce pays jouissait d'un degré de civilisation que la barbarie, résultat de dissensions intestines, et plus encore la domination turque, ont réduit à l'état misérable où nous le voyons de nos jours.

Collo en nombre tellement considérable que les plaines et les montagnes en étaient couvertes ; il faisaient de grandes *éperonades* (courses à cheval) ; mais, quand ils eurent éprouvé la charge de notre cavalerie et des Almugares, ils ne tentèrent pas de combattre davantage et on les voyait fuir au-delà de la vallée et s'en aller au loin.

Cependant le roi Pierre voyant son projet de conquête manqué, rassembla ses barons en conseil. « Si ce que j'espérais réaliser, leur disait-il, n'avait pas avorté, je me serais emparé de Constantine. Si je m'en empare avec les forces que j'ai sous la main, en ce moment, et les renforts que j'attends encore de mes états, je ferai ensuite, avec l'aide de Dieu, la conquête de toute l'Afrique, malgré le grand nombre de Sarrasins qui peuplent les montagnes. Nous garderons Collo qui sera notre point de départ ; d'ici à Constantine il n'y a pas plus de douze lieues de distance (1), et malgré les Sarrasins nous emmènerons des vivres et tout ce qui peut nous être nécessaire. Nous nous emparerons du pays sans éprouver de pertes, nous serons maîtres d'une position bonne et forte (Constantine) et les Sarrasins des montagnes ne pourront plus rien contre nous ; nous aurons acquis un grand honneur pour nous et pour la gloire de la chrétienté. Voilà quelle est la pensée de mon cœur, je voudrais qu'à votre tour vous m'éclairiez de vos conseils. Nous enverrions des messages à Rome auprès du pape, afin qu'il nous expédie des renforts en cavaliers et en autres troupes. S'il nous accorde ce que nous lui demandons, nous nous mettrons en marche pour faire, avec l'aide de Dieu, la conquête de toute cette terre d'Afrique, pour les Chrétiens, afin que Dieu y soit béni et honoré. »

Les barons répondirent : « Nous approuvons ce que vous avez dit, et plaise à Dieu que ce que votre cœur désire s'accomplisse ; nous ne nous séparerons pas, nous ferons venir nos femmes et nos enfants ; nous voulons servir Dieu tant que nous serons vivants.

(1) Les renseignements que l'on possédait sur le pays étaient bien inexacts, car la distance qui sépare Collo de Constantine, n'est pas moins de 90 kilomètres.

Après le conseil, le roi fit préparer deux galères, qui devaient aller à Rome y porter les ambassadeurs. En-Guillem de Conet, chevalier d'Aragon et des barons nobles et honorés, se mirent en route et arrivèrent à la cour de Rome. Là se trouvaient d'honorables prêtres de Catalogne et d'Espagne, qui en apprenant l'arrivée des ambassadeurs du roi d'Aragon, les reçurent avec honneurs et démonstrations, dans leurs hôtels, où il se reposèrent. Le lendemain les ambassadeurs se présentèrent au Pape, s'agenouillèrent devant lui et le saluèrent avec grand respect.

« Père saint de toute la chrétienté, Dieu de Saül ! Le noble roi Pierre d'Aragon, vous adresse beaucoup de salutations et vous envoie ces lettres. »

Le Pape reçut les lettres et en prit sur le champ connaissance.

« A vous, Père saint de toute la chrétienté, de la part de Pierre d'Aragon, par la grâce de Dieu ; que le salut le plus humble soit sur vous, tel qu'un fils l'adresse à son père et tel qu'on l'adresse au vicaire de Dieu. »

« Sachez, ô Saint-Père, que nous sommes passés en Barbarie et nous avons mis tout ce que nous étions capables de faire pour conserver ce que nous avons pris, lieu beau et fort, qui est la ville de Collo. »

« Nous vous prions de nous envoyer votre secours, en cavaliers et hommes de pied, et que vous accordiez votre pardon aux gens pour qu'ils viennent à nous. Quant à nous, seigneur, nous resterons si longtemps ici, que nous ferons la conquête de cette terre, afin que Dieu y soit béni et servi et que son nom sacré y soit exalté. »

Quand le Pape eût lu la missive et entendu les paroles que les ambassadeurs étaient chargés de lui dire de la part du roi d'Aragon, il répondit :

« Nous ne croyons pas qu'un si petit roi soit passé en Barbarie, ni que ses gens y aient conquis quelque chose. Le roi d'Angleterre, celui d'Allemagne, le roi Charles et beaucoup de comtes, s'ils y étaient allés, n'auraient rien fait. »

En résumé le Pape refusa de favoriser l'entreprise et les députés revinrent à Collo.

Nous devons mentionner ici un épisode raconté par le chroniqueur catalan :

Dans l'armée était le comte de Pallars, chef puissant d'une grande contrée, et qui portait le nom de Arnau Roger ; c'était un guerrier de grand courage et très-entreprenant. Un jour qu'il était sous sa tente, placée auprès du puits, hors de la ville, il vit avancer tout à coup une nombreuse troupe de cavaliers sarrasins, qui semblaient être des personnages de distinction (*una gran companya de cavallers sarrasys, qui semblaven homes honorats*). Ils étaient une soixantaine, montés sur de beaux chevaux et bien armés. Ils portaient une bannière rouge, avec des caractères arabes brodés autour et ils s'approchèrent de la tente du comte. Le comte les voyant arriver près de sa demeure, recommanda à ses gens de ne tirer sur eux, ni coups d'arbalètes ni autres armes à jet ; il monta aussitôt à cheval, armé de la lance, et quand il arriva au-delà des retranchements ; il piqua son cheval de l'éperon, et pénétra au galop parmi les Sarrasins. De ce premier coup il en abattit quatre qu'il terrassa aux pieds de son cheval, à chaque coup qu'il portait il renversait un ennemi et celui qui tenait l'étendard fut également jeté mort à terre.

Un Sarrasin lui porta un coup de zagaye à la cuisse qui le blessa lui et son cheval, mais malgré cette blessure, il poussa tant de l'avant, qu'il passa au-delà de la ligne des Sarrasins.

A ce moment accourut le comte d'Urgell, qui était un jeune homme très-fort et deux autres jeunes gens (*donzells*), fils de Vidal de Ferraga, poussant leurs chevaux de l'éperon. Ils se jetèrent au milieu des Sarrasins pour venir en aide au comte de Pallars.

Le comte d'Urgell, fêrit un Sarrasin avec tant de vigueur qu'il ne pouvait plus arracher sa lance enfoncée dans sa gorge. Le comte de Pallars voyant cela, courut à lui en lui disant : Je vais vous aider, moi qui suis plus fort ; et saisissant la lance il l'arracha du corps du Sarrasin qui tomba mort sur le terrain, la gorge coupée.

Tout le monde se porta en courant vers l'endroit où était le comte et les Sarrasins prirent la fuite abandonnant leurs morts. Le comte et ses compagnons regagnèrent leurs tentes. Le comte

de Pallars put faire panser sa blessure par les médecins de l'armée et se guérit en peu de temps.

Le roi se mit fort en colère parceque malgré ses ordres on avait franchi la vallée et donné de l'éperon pour courir sur les Sarrasins.

« Certes, Monseigneur, lui dit le comte, personne dans la montagne (des Sarrasins) ne dira que j'ai fait quelque chose contre les règles de l'honneur; celui qui dira cela je le combattrai. »

Comte, répondit le roi, je ne me plains que de la folie que vous avez commise; j'aurais mieux aimé avoir perdu (*mot illisible*) plutôt que d'apprendre que vous aviez été tué en allant faire un acte insensé.

« Certes, dit le comte, si nous n'essayons pas ici d'accomplir quelques faits d'armes, où irons-nous faire nos essais. »

« On peut se mesurer contre trois ou quatre cavaliers, dit le roi, mais non pas en attaquer cinquante ou soixante; ce n'est plus dans ce cas de la hardiesse, mais bien plutôt de la folie. Mais je sais bien que votre courage est si grand que si votre force était proportionnée à la volonté de votre cœur, vous combattriez seul contre cent cavaliers. »

« Seigneur, dit le comte, grand merci, je suis récompensé par vos bonnes paroles; vous avez fait passer en moi (la valeur) qui est en vous. »

Les nobles chevaliers de l'armée se livraient journellement à ces sortes d'assauts et de tournois.

Les Almugares au nombre de un, deux, trois ou quatre, allaient en dehors de la vallée et criaient aux cavaliers sarrasins qu'ils leur proposaient de venir combattre avec eux, un par un, deux par deux, ainsi de suite; au commencement, les Sarrasins venaient faire assaut contre eux, mais ensuite ils ne se présentèrent plus volontiers, et quand les Sarrasins les voyaient, ils s'enfuyaient au loin, au-delà de la vallée.

Quand le roi arriva à Collo, il avait amené deux grands vaisseaux et vingt bateaux de transport sur lesquels on avait embarqué les chevaux. Il y avait en outre vingt galères et vingt-deux sagetiers (bateaux légers) de seize rames. D'autres bâtiments avaient apporté les gens des barons, l'avoine pour les chevaux

et la farine pour la troupe. Lorsque la flotte aborda à Collo, elle se composait de plus de 140 voiles.

Jamais en aucun temps on n'avait vu une aussi belle armée, cavaliers, mariniers et serviteurs ; d'aussi belles housses, d'aussi riches cuirasses, tant de drap d'or, un nombre aussi considérable de belle noblesse. On n'avait jamais vu non plus tant de beaux fagnons d'or et d'argent, tant de beaux chevaux, d'aussi belles selles. C'était beau à voir, quand toute cette troupe était rassemblée dans son camp. Parmi toute cette armée, il n'y avait ni Génois ni Pisans, ni Vénitiens, ni Provençaux, pas plus sur mer que sur terre. Tous étaient Catalans et Aragonais, hommes de choix et munis de bonnes armes.

Après de nombreuses provocations entre Chrétiens et Sarrasins, des messagers envoyés de Sicile, arrivèrent un jour à Collo, auprès du roi d'Aragon et vinrent lui offrir le royaume de Sicile, avec promesse de lui donner or et argent.

Le roi Pierre séduit par cette proposition et voyant en outre que les Sarrasins continuaient à lui être hostiles (1), employa trois jours à faire les préparatifs nécessaires pour l'embarquement et le départ de son armée. Le troisième jour, à la nuit, les cavaliers qui étaient de garde aux avant-postes dans la vallée, se replièrent et se rembarquèrent les derniers. Après qu'on se fut assuré que personne n'avait été oublié à terre, bien portant ou malade, les mariniers allèrent incendier la ville sur cent endroits à la fois.

A la lueur de l'incendie, les Sarrasins reconnurent que la flotte chrétienne s'éloignait. Ils vinrent sur le champ au bord de la mer, mais ils n'y trouvèrent plus rien, tout ayant été recueilli sur les vaisseaux. La flotte faisant voile vers la Sicile, aborda à Trepana.

(1) Montaner raconte que des Sarrasins de Valence prévinrent le roi Pierre, qu'on voulait l'attaquer un dimanche. Mais il attaque lui-même le camp des Sarrasins ; les envoyés de Sicile furent témoins de la bravoure des Aragonais. Le butin qu'ils firent dans le camp ennemi était tel, qu'ils furent à leur aise pendant tout le reste de la campagne. Le roi fit brûler les corps des Sarrasins. Le chroniqueur ajoute avec emphase que Pierre III se montra dans le combat plus brillant qu'*Alexandre et que Roland*.

Nous n'avons pas à suivre Pierre III d'Aragon dans sa nouvelle campagne, mais il convient d'expliquer les motifs de ce brusque abandon de la conquête qu'il venait de faire sur la côte d'Afrique, au moment où avec l'ardeur qui l'animait lui et les siens, il aurait peut-être obtenu des succès encore plus sérieux.

Depuis longtemps, Pierre III prétendait au royaume de Sicile, en vertu de son mariage avec Constance fille de Manfred ; mais les Français s'y étaient maintenus.

Divers historiens assurent que le moine Procida, banni de Naples, par Charles d'Anjou, passa en Sicile, intrigua contre les Français et souleva les esprits au point d'amener les sanglantes Vêpres Siciliennes, le 30 mars 1282, dans lesquelles tous les Français qui étaient en Sicile, au nombre de 8,000, assure-t-on, furent massacrés sans pitié.

Cédant aux nouvelles instigations de Jean Procida, dont la vengeance contre Charles d'Anjou n'était pas suffisamment assouvie, malgré les flots de sang qui avaient coulé, les Siciliens envoyèrent des émissaires à Pierre III d'Aragon, alors à Collo, pour lui offrir la royauté de leur île. Pierre III renonçant dès lors à ses exploits en Afrique, accepta avec d'autant plus d'empressement, que la couronne de Sicile était de longue date le but de son ambition :

L. CHARLES FÉRAUD.
